Perspective

Actualité en histoire de l'art

1 | 2009

Antiquité/Moyen Âge

D'Orient et d'Occident, les Phéniciens

The Phoenicians, East and West

Pierre Rouillard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/1692>

DOI : 10.4000/perspective.1692

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2009

Pagination : 57-62

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Pierre Rouillard, « D'Orient et d'Occident, les Phéniciens », *Perspective* [En ligne], 1 | 2009, mis en ligne le 22 juillet 2014, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/1692> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.1692>

D'Orient et d'Occident, les Phéniciens

Pierre Rouillard

– José Luis LÓPEZ CASTRO éd., *Las ciudades fenicio-púnicas en el Mediterráneo Occidental*, (colloque, Adra, 2003), Almería, CEFYP/Universidad de Almería, 2007. 590 p., fig. en n. et b. et 85 en coul. ISBN : 978-84-8240-862-0 ; 44 €.

– *La Méditerranée des Phéniciens de Tyr à Carthage*, Élisabeth Fontan, Hélène Le Meaux éd., (cat. expo., Paris, Institut du monde arabe, 2007-2008), Paris, Somogy/Institut du monde arabe, 2007. 408 p., 506 fig. en n. et b. et en coul. ISBN : 978-2-7572-0130-5 ; 59 €.

– Juan Pablo VITA, José Ángel ZAMORA éd., *Nuevas perspectivas, I, La investigación fenicia y púnica*, (colloque, Saragosse, 2003), (*Cuadernos de Arqueología Mediterránea*, 13), Barcelone, Bellaterra, 2006. 144 p., fig. en n. et b. ISBN : 978-8-4729-0318-0 ; 25 €.

– Juan Pablo VITA, José Ángel ZAMORA éd., *Nuevas perspectivas, II, la arqueología fenicia y púnica en la Península Ibérica*, (colloque, Saragosse, 2005), (*Cuadernos de Arqueología Mediterránea*, 18), Barcelone, Bellaterra, 2008. 146 p., fig. en n. et b. ISBN : 978-8-4729-0422-4 ; 25 €.

L'historiographie de l'art phénicien est relativement récente. Certes, l'alphabet phénicien est lu depuis 1758 par l'abbé Jean-Jacques Barthélemy, mais il faut attendre le siècle suivant pour qu'un intérêt pour les Phéniciens s'exprime vraiment. Trois dates sont à rapprocher : Ernest Renan effectue sa grande « mission de Phénicie » en 1860-1861 et en publie les résultats entre 1864 et 1874, Flaubert publie *Salammbô* en 1862 et l'opéra de Berlioz, *Les Troyens*, est créé en 1863. Découverte ne signifie pas enthousiasme ni même simple goût. Une lecture de Renan montre combien l'image du Phénicien est encore bien dépendante de celle de l'*Odyssée*, où il ne saurait être qu'un colporteur, audacieux, retors et qui sait en conter (*Odyssée*, XIII, 280-286, XIV, 288, XV, 415-428). Premier d'une longue série d'archéologues désolés que les Phéniciens ne fussent pas tels les Grecs, Renan dénonce brutalement leur travail grossier de la pierre et leur manque d'originalité : « Cet art, sorti primitivement, ce semble, du troglodytisme, fut, dès qu'il arriva au besoin d'ornement, essentiellement un art d'imitation ; cet art fut avant tout industriel ; cet art ne s'éleva jamais, pour les plus grands monuments publics, à un style

à la fois élégant et durable »¹. Une seule vertu est reconnue aux Phéniciens, celle d'avoir servi d'intermédiaires entre la Grèce et le « haut Orient ». Mais si la Grèce, à l'origine, a beaucoup emprunté, « seule elle a inventé l'idéal ». Est ainsi postulée « l'infériorité des Phéniciens en fait d'art », qui trouve sa justification dans leurs caractères – gens de l'industrie et du commerce – sans cesse rappelés². L'hellénocentrisme des décennies qui suivent trouve là un de ses fondements majeurs.

Jusqu'à récemment, les études sur le monde phénicien ont été marginalisées. Pourtant, il convient de rappeler quelques grandes dates de l'exploration du monde phénicien et punique, notamment les fouilles de Carthage au début du XX^e siècle, avec une reprise sous la houlette de l'UNESCO et de l'INAA dans les années 1970-1980³, et celles de Motyé. Puis vient le formidable développement, à partir des années 1960, des fouilles, tant en Italie que sur le littoral andalou, avec une conséquence notable : le décalage entre les données occidentales et les données orientales devient évident, tant les recherches sur la civilisation phénicienne du littoral du Levant restent modestes. Dans cette région la fin de la guerre du Liban (avec toujours des périodes conflictuelles) a permis des explorations riches dans l'habitat de Beyrouth et dans les nécropoles de Tyr (Hélène Sader, dans VITA, ZAMORA, 2006, p. 27-33).

Suivre les recherches dans ce domaine est resté longtemps délicat malgré d'heureuses initiatives à partir des années 1970-1980, telles que la *Rivista di Studi Fenici* publiée depuis 1973 par le groupe Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali de Pise et le volume de la collection L'Univers des formes sur les Phéniciens d'André Parrot, Maurice Chehab et Sabatino Moscati (publié en 1975 et réédité en 2007)⁴, qui constitua une étape majeure dans la reconnaissance de créations originales, même si les contours géographiques et chronologiques du sujet restent flous. Les Phéniciens y sont en effet appréhendés de l'âge du bronze à l'époque romaine, dans la seule région de la côte syro-palestinienne. Signalons aussi la série *Studia Phoenica*, éditée depuis 1982 par Peeters Publishers à Louvain, et celle des *Cuadernos de Arqueología Mediterránea* de María Eugenia Aubet, publiée depuis 1995. Les Congrès d'études phéniciennes et punique,

organisés tous les quatre ans depuis 1979, sont l'occasion privilégiée d'échanges ; d'autres séminaires et colloques ont également été organisés, ainsi à Saragosse en 2003 et 2005. La première de ces deux rencontres, intitulées « Nuevas perspectivas », a envisagé des thèmes généraux : bilan des études épigraphiques, bilan de l'archéologie phénicienne d'Orient, historiographie, religion (avec des débats sur le tophet, lieu de sacrifice et/ou lieu de déposition des enfants morts dans les habitats phéniciens de Méditerranée centrale). La seconde rencontre, centrée sur des questions d'archéologie de la péninsule Ibérique, a privilégié les travaux sur des régions longtemps restées en marge de la civilisation phénicienne d'Andalousie : le Portugal, l'intérieur des terres péninsulaires, la région d'Alicante, l'embouchure du Segura et le littoral plus au nord, vers la Catalogne. Ana Maria Niveau de Villedary a également livré un état de la question phénicienne dans la région gaditane en insistant sur les questions de topographie et de géographie historique (VITA, ZAMORA, 2008, p. 81-127).

Les expositions ont constitué un moyen privilégié de faire connaître le monde phénicien. Dans ce contexte, *Les Phéniciens et le monde méditerranéen*, présentée en 1986 à Bruxelles sous la responsabilité d'Éric Gubel, fait figure de pionnière, suivie deux ans plus tard de la grande exposition *I Fenici*, organisée à Venise par Sabatino Moscati⁵. Leur large cadre chronologique s'apparentait à celui employé dans le volume de *L'Univers des formes*, mais ces deux manifestations englobaient de manière inédite l'ensemble des sites qui ont abrité des Phéniciens dans la Méditerranée. L'usage est désormais de limiter l'appellation de « Phéniciens » aux habitants des communautés de la côte syro-palestinienne et de celles qui se sont dispersées, au premier millénaire avant J.-C., dans les îles, de Chypre à la Sardaigne, ou sur les côtes de la Méditerranée centrale jusqu'à la péninsule Ibérique. L'exposition *Die Phönizier im Zeitalter Homers*, organisée en 1990 par le regretté Hans Georg Niemeyer et par Ulrich Gehrig, situait la question phénicienne en relation avec le monde grec contemporain⁶. Une seconde, *Hannibal ad portas, Macht und Reicht Kartagos*, organisée à Karlsruhe en 2004-2005 sous la direction de Michael Maass, était davantage centrée sur Carthage, mais offrait de manière très claire des échantillonnages des productions artisanales de chacune

des régions où des communautés phéniciennes s'étaient implantées⁷. L'accent était alors mis sur la diversité des solutions retenues par les différents ateliers.

En France, en revanche, l'étude de l'art phénicien demeure marginale face au poids de la tradition gréco-latine – objet (pour l'instant encore, mais pour combien de temps ?) d'enseignement à tous les niveaux – et en raison des préjugés contre l'art phénicien, qui se sont cristallisés d'Homère à Renan, et qui restent tenaces aujourd'hui. Soulignons encore que les Phéniciens ne furent manifestement pas en situation de conflit avec les Grecs dans la seconde moitié du VIII^e siècle, moment où les uns et les autres s'attachèrent à découvrir la Méditerranée. Au contraire, on observe, de la « Chapelle Cintas » aux tombes de Pithécuses, des exemples de « cohabitation ». Il faudrait, par exemple, aussi comprendre les circonstances qui ont abouti à l'installation de trois bétyles de type phénicien dans un sanctuaire de filiation grecque géométrique à Kommos (Crète)⁸. Relevons également que les communautés phéniciennes se sont établies dans un espace méditerranéen aussi ample que celui des Grecs, allant dans un premier temps de Chypre à l'extrême occident de la Méditerranée et jusque sur le littoral atlantique. Or, la découverte de la place et de l'influence des objets phéniciens au beau milieu de la mer Égée n'est pas un des moindres acquis des derniers travaux : des Phéniciens étaient présents à Eleutherna⁹ comme à Kommos, en Crète, et Paros¹⁰ fournissait en marbre les sculpteurs de Sidon.

La Méditerranée des Phéniciens, de Tyr à Carthage, une exposition organisée en 2007-2008 par l'Institut du Monde Arabe en collaboration avec le Musée du Louvre, sous la direction d'Élisabeth Fontan et d'Hélène Le Meaux, a proposé une lecture plus globale du fait phénicien, là encore en insistant sur le dernier millénaire avant J.-C., avant la conquête d'Alexandre. Selon Élisabeth Fontan, l'objectif était de confronter « les objets issus du berceau phénicien, devenus prototypes, à ceux qu'ils ont suscités à travers tout le domaine géographique considéré » (*La Méditerranée des Phéniciens...*, p. 19). Parallèlement à l'étude des matériaux mis en œuvre – le bronze, la terre cuite, l'ivoire, l'or... –, les auteurs se sont attachés à dégager les constances et variations, d'une

région à l'autre, d'un établissement à l'autre, d'un atelier à l'autre, et ce de l'est à l'ouest de la Méditerranée. Ce sont en effet ces questions mêmes qui sont au centre des débats actuels, alimentés par les trois dernières décennies de recherches sur les cités d'Orient à l'île du cuivre et au pays de Tartessos.

S'agissant des Phéniciens, le parti pris de présenter des œuvres en les confrontant conduit d'une part à conforter l'idée tenace que l'art phénicien est un art de l'objet – plutôt, d'ailleurs, du petit objet – et d'autre part à orienter principalement les analyses sur les modalités d'adoption et d'adaptation de formes et de programmes iconographiques portés par ces objets. Or, ceci occulte l'important dossier, renouvelé en profondeur ces dernières années, sur l'architecture et l'urbanisme. Certes, dans *La Méditerranée des Phéniciens*, les sites de l'Orient à l'Occident sont présentés avec leurs caractéristiques principales (p. 267-295), Carthage étant l'objet d'analyses plus complètes (p. 141-145 et 230-263), mais il convient de souligner l'apport des études récentes spécialisées.

On compte en effet plusieurs monographies sur Carthage¹¹, Lixus¹², Morro de Mezquitilla (Malaga)¹³, Toscanos (Malaga)¹⁴, La Fonteta-Rabita (Guardamar del Segura, Alicante)¹⁵ et Sa Caleta (Ibiza)¹⁶, et des mises au point synthétiques sur Cadix (Ana María Niveau de Villedary, dans VITA, ZAMORA, 2008, p. 81-127) et sur la présence phénicienne sur le littoral atlantique (Ana Margarida Arruda, dans VITA, ZAMORA, 2008, p. 13-23). Le colloque organisé en 2003 et publié en 2007 par José Luis López Castro, *Las ciudades fenicio-púnicas en el Mediterráneo Occidental* offre des mises au point par région ou sur des établissements présentés comme autant de cités-États. La place des usines de salaison aux V^e-IV^e siècles avant J.-C., notamment dans la région gaditane, est ici soulignée (Darío Bernal Casasola et Antonio M. Sáez Romero, p. 315-368 ; fig. 1). Selon une analyse encore largement partagée par les collègues espagnols, les travaux présentés dans ce colloque soulignent l'importance du territoire agricole. Pourtant, on souhaiterait disposer de davantage de données sur la part indigène dans ces établissements qui naissent dans la seconde moitié du VIII^e siècle et sur leur identité que l'on ne saurait se contenter d'abriter derrière le mot « colonie ».

« Urbanistica fenicia e punica », un colloque organisé à Rome en 2007 par Dirce Marzoli et Sophie Helas des Instituts allemands (DAI) de Madrid et de Rome (actes sous presse), s'interrogeait sur les questions d'urbanisme. Un des acquis incont-

estables a été de montrer comment les Phéniciens de Carthage, de Sélinonte et des sites littoraux de la péninsule Ibérique (notamment à Fonteta/Rabita, Morro de Mezquitilla, Chorerras, et Sa Caleta dans l'île d'Ibiza) ont adopté les plans des maisons de l'âge du fer du Proche Orient : les maisons de l'époque archaïque sont rectangulaires, avec un mur médian partageant l'édifice en deux nefs de largeur inégale et des pièces « secondaires » disposées aux côtés d'une pièce principale¹⁷.

Au cœur de *La Méditerranée des Phéniciens*, les réflexions les plus approfondies concernent l'écriture (Pierre Bordreuil, Maria Giulia Amadasi Guzzo, Maria Pia Rossignani, p. 73-83) et les échanges (Caroline Sauvage, Leila Badre, Glenn Markoe, p. 93-107), soit les deux aspects qui identifient traditionnellement le mieux les Phéniciens et, bien sûr, leurs formes de création artistique. Les étapes de la mise en place d'un système d'écriture sont présentées : des premiers essais dès le XV^e siècle avant J.-C. (dans le Sinaï) à l'alphabet linéaire phénicien, illustré par la première inscription lapidaire phénicienne, qui se trouve sur le sarcophage d'Ahiram, roi de Byblos, datée de la fin du X^e siècle avant J.-C. La diffusion de cet alphabet fut alors extrêmement rapide, comme en témoignent les exemples de Chypre et de Nora (Sardaigne) du IX^e siècle avant J.-C. La transmission de l'alphabet ouest-sémitique au monde grec, dès le VIII^e siècle avant J.-C., se fit selon des voies diverses, l'apport araméen devant être pris en compte.

Le dossier des échanges peut être articulé autour du texte d'Ézéchiel (27) dont la prophétie menaçante contre Tyr décrit ce que la cité pourrait perdre en termes de produits transitant par

1. Principales formes d'amphores à saumures, production gaditane de l'époque phénico-punique, imitations de formes grecques (10-11) et amphore gréco-italique (12) [LÓPEZ CASTRO, 2007, p. 364, fig. 9].

2. Tridacne, Assur (Iraq), 650-580 avant J.-C., Berlin, Vorderasiatisches Museum.

son port. L'explication de cette activité intense reste délicate à connaître : elle peut tenir à la nécessité de chercher de nouveaux marchés pour faire face au tribut assyrien, ou à la volonté d'échapper à ce tribut, ou bien encore à la possibilité qui s'offrait aux Phéniciens de disposer d'un espace continental très vaste pour les échanges. La carte des provenances conduit des confins de la mer Noire aux rives arabiques de la mer Rouge, de Damas et des cités mésopotamiennes au bord de l'Atlantique – si la ville de Tarshish (ou Tarsis) évoquée dans l'*Ancien Testament* (Salomon, 10, 22) est bien, comme nous le pensons, la Tartessos des sources classiques. Tyr, « qui habite les avenues de la mer » (Ézéchiel, 27, 1), est un entrepôt, dont nous pourrions dire aujourd'hui qu'il est un marché international, qui reçoit et exporte métaux (or, argent, fer), bois, esclaves, textiles (et les teintures, notamment la pourpre), produits alimentaires (huile et vin), parfums, aromates et matières précieuses (ivoire, ébène...) ou d'autres produits exotiques, et bien sûr tout ce qui compte pour fabriquer des bateaux. La découverte d'un entrepôt de commerce à Beyrouth – daté du VII^e siècle avant J.-C. – illustre ces échanges en livrant des amphores du Levant (pour des raisins secs et de l'huile), de Chypre et d'Athènes.

Les métaux sont probablement l'objet des trafics les plus importants, qu'il s'agisse du cuivre de Chypre, de l'argent, de l'or ou de l'étain d'Espagne, ou du cuivre ou du fer de Sardaigne, une liste que nous déduisons des enquêtes archéologiques menées dans ces régions. Mais rappelons que ces trois régions ont compté, avec celles de Carthage et de la Sicile occidentale, le plus grand nombre d'établissements phéniciens, et soulignons que ces trois régions sont celles où éclôt l'art orientalisant.

Suivre, saisir d'abord les cheminements des arts phéniciens, c'est en fait esquisser une géographie des arts antiques de la Méditerranée.

Il y a les créations, les modèles iconographiques, mais il y a aussi des matériaux, presque toujours précieux et rares. Certes, les Phéniciens ont travaillé la pierre et l'argile, mais ils se sont surtout exprimés en travaillant l'argent, l'or, le bronze, l'ivoire, la coquille d'œuf d'autruche, le tridacne (utilisé, une fois sculpté et gravé, comme palette à cosmétique ; fig. 2), chaque région ayant tendance à mettre en œuvre un matériau, une technique ou un motif particulier. La Méditerranée des Phéniciens offre alors une série d'itinéraires d'Orient à l'Occident, de l'argile à l'ivoire.

Autre donnée fondamentale, la continuité des motifs entre le II^e et le I^{er} millénaire avant J.-C., un phénomène qui vaut comme pour l'écriture. Sidon, Byblos, Tyr ont conservé, outre les cultes, les thèmes iconographiques souvent hérités d'une part d'un passé d'échanges avec la vallée du Nil et les grands ports du Levant et d'autre part d'échanges de l'Anatolie au Jourdain. Ainsi, l'iconographie du sarcophage d'Ahiram de Byblos avec « pleureuse, courtisane, trône flanqué de sphinx, fleur de lotus, symboles d'origine égyptienne » plonge ses racines dans l'art égyptien (Hartmut Matthäus, p. 127), et la présence de Phéniciens dans le delta du Nil dès le IX^e siècle est attestée (Éric Gubel, p. 111-117 ; Hartmut Matthäus, p. 127-135). Les cadeaux diplomatiques étaient souvent le vecteur de la circulation des formes. Pourtant, et ceci n'est pas un des moindres paradoxes de l'archéologie phénicienne, l'art phénicien nous est mieux connu dans les régions voisines des cités du Levant, ou dans celles ayant subi une influence phénicienne dans le bassin méditerranéen, que dans les territoires de l'actuel Liban et d'Israël.

Tel est le cas de Chypre, comme le montre Marguerite Yon (p. 119-125). L'île qui fait face aux cités levantines est le foyer d'une société « chypro-phénicienne » qui vénère les mêmes dieux phéniciens, Astarté, Eshmoun, Milquart, et qui adopte l'image de la *dea tyria gravida* (fig. 3) ; mais dans ce dernier cas le coroplaste « innove en plaçant dans les

3. Terre-cuite, *Dea tyria gravida*, Kition (Chypre), VII^e siècle avant J.-C., Saint-Germain-en-Laye, Musée d'archéologie nationale.

bras de la déesse un enfant qu'elle allaite, reprenant le schéma traditionnel des siècles passés de la 'déesse-mère' de Chypre ». Là, dans l'île du cuivre, tout se mêle : schémas égyptiens, probables artisans phéniciens pour la fabrication de sarcophages, de coupes d'orfèvrerie (fig. 4) ou de décors de meubles en ivoire. Mais ce foyer a aussi généré des types originaux comme le chapiteau hathorique ou les statuettes d'Héraclès-Milqart, que l'on retrouve ensuite dans la Méditerranée centrale ou en Andalousie.

Le cas de l'ivoire peut être considéré comme exemplaire (Hartmut Matthäus, p. 128, Annie Caubet, Élisabeth Fontan, Georgina Herrmann, Hélène Le Meaux et Constancio del Alamo, p. 204-217). La matière première est exotique. Une tradition de Syrie du nord féconde l'artisanat phénicien avec des décors végétaux, des représentations de dieux ou de héros, des lions et des griffons. À cela se greffent, dans les terres levantines, les motifs égyptiens, divinités ailées, sphinx coiffés de la double couronne, papyrus. À Chypre, de telles pièces d'ivoire sont incrustées dans les meubles déposés dans des tombes, ainsi dans la tombe 79 de Salamine de Chypre, datée vers 700 avant J.-C.

En Grèce, en Étrurie, dans la péninsule Ibérique, les pièces importées d'Orient sont finalement assez rares, car bien vite des ateliers locaux s'approprient le goût du travail de l'ivoire et la technique. En Étrurie, des meubles ornés de décors en ivoire se sont accumulés dans les tombes. En Grèce, les ivoires phéniciens reposent dans les sanctuaires, ce qui vaut pour la grotte du Mont Ida

en Crète comme pour l'Héraion de Samos ; parallèlement un artisanat hellénique de l'ivoire se développe tant en Crète qu'en Laconie. Dans la péninsule Ibérique, les artisans ont privilégié la technique de la gravure et non celle du bas-relief, familière des ateliers levantins ou carthaginois (fig. 5), et un objet bien spécifique, le peigne ; le décor est alors le plus souvent fait d'animaux ou d'hybrides en files ou opposés, des lions, des sphinx, des bouquetins. Quant au lieu d'accueil privilégié des tombes indigènes de la région des Alcores ou de Setefilla (dans la province de Séville), il témoigne de l'intégration des élites tartessiennes dans les circuits phéniciens. Pour boucler ce panorama dans l'Orient mésopotamien, soulignons combien la destinée des ivoires levantins diverge : ils constituent une partie du butin ou des tributs versés au Grand Roi.

Une première internationalisation de l'art abien lieu autour des VIII^e-VII^e siècles avant J.-C., qui tient pour une part à la très probable mobilité d'artisans phéniciens (mais aussi peut-être syriens, araméens) et pour une autre part aux échanges de produits et d'objets. Des réseaux complexes introduisent des objets d'artisanat phénicien dans l'aire culturelle grecque, notamment en Égée (Nota Kourou, p. 136-139), mais aussi en Étrurie, en Campanie, en Sardaigne et dans le sud de la péninsule Ibérique (Javier Jiménez Ávila, p. 159-165). Ainsi les premiers souverains étrusques ont-ils des meubles proches de ceux des princes de Chypre, comme

4. Coupe, Idalion (Chypre ?), VII^e siècle avant J.-C., Paris, Musée du Louvre.

5. Ivoire, scène égyptisante, Carthage (Tunisie), VII^e siècle avant J.-C., Carthage, Musée national.

en témoignent les tombes Barberini (Palestrina) et Bernardini (Preneste), de la première moitié du VII^e siècle (Rome, Musée Étrusque de la Villa Giulia). En outre, des coupes en métal précieux, des pièces qui devaient appartenir à la catégorie des cadeaux diplomatiques, avec des files d'animaux, des groupes de divinités égyptiennes, des scarabées, des sphinx, des pharaons égyptiens terrassant leurs ennemis, selon un modèle syrien, se retrouvent en nombre à Chypre ou en Crète et jusqu'en Campanie et en Étrurie¹⁸ aux VIII^e et VII^e siècles avant J.-C. (Glenn Markoe, p. 167-172). Il n'en va pas de même de l'Andalousie, où pourtant le modèle a dû être connu, car la structure du décor de certains plats est la même : comme à El Gandul (Séville), il s'agit d'un plat en bronze de forme ovale.

Avec cet art orientalisant, la Grèce connaît un changement culturel important tout comme l'Étrurie, la Campanie ou l'Andalousie. Dans ces régions, et selon des modalités fondamentalement différentes, l'usage de l'écriture est le premier signe du changement. On le repère ensuite dans l'ornement. La filiation orientale est clairement présente partout avec une organisation en files ou en bandes, les décors végétaux, les représentations d'animaux ou d'hybrides (griffons, sphinx...). L'Andalousie tartessienne produit toutefois des œnochoés en bronze, quand l'Italie préfère l'argent ou l'or (Gerta Maass-Lindemann, p. 175-179), et la même Andalousie préfère inciser l'ivoire, quand Carthage choisit la technique du bas-relief. De même pour l'orfèvrerie (Alicia Perea, p. 181-185), Carthage, Tharros ou Cadix produisent des bijoux d'or apparentés, mais qui ne sont pas l'objet d'exportations : ils s'apparentent sans doute des marqueurs d'identité. L'impression qui domine est bien que chaque région développe son art phénicien ou son art orientalisant.

1. Ernest Renan, *Mission de Phénicie*, Paris, 1864-1874, p. 822.

2. Renan, 1864-1874, cité n. 1, p. 830-831.

3. Abdelmajid Ennabli éd., *Pour sauver Carthage, Exploration et conservation de la cité punique, romaine et byzantine*, Paris/Tunis, 1992.

4. André Parrot, Maurice H. Chéhab, Sabatino Moscati, *Les Phéniciens : l'expansion phénicienne, Carthage*, Paris, 1975. Une nouvelle édition est sortie en 2007, avec une présentation

de Françoise Biquel-Chatonnet situant la première édition dans l'historiographie des trente dernières années.

5. *Les Phéniciens et le monde méditerranéen*, Éric Gubel éd., (cat. expo., Bruxelles, Générale de Banque/Luxembourg, Banque générale du Luxembourg, 1986), Bruxelles, 1986 ; *I Fenici*, Sabatino Moscati éd., (cat. expo., Venise, Palazzo Grassi, 1988), Milan, 1988.

6. *Die Phönizier im Zeitalter Homers*, Hans Georg Niemeyer, Ulrich Gehrig éd., (cat. expo., Hanovre, Kestner-Museum, 1990), Mayence, 1990.

7. *Hannibal ad portas, Macht und Reichtum Kartagos*, (cat. expo., Karlsruhe, Badisches Landesmuseum, 2004-2005), Stuttgart, 2004.

8. Joseph W. Shaw, « Phoenicians in Southern Crete », dans *American Journal of Archaeology*, 93, 1989, p. 165-183.

9. *Sea Routes... From Sidon to Huelva. Interconnections in the Mediterranean 16th-6th c. B.C.*, Nikolaos C. Stampolidis éd., (cat. expo., Athènes, Museum of Cycladic Art, 2003), Athènes, 2003 ; Nikolaos C. Stampolidis éd., *Eleutherna. Polis – Acropolis – Necropolis*, Athènes, 2004.

10. Demetrio U. Schilardi, Dora Katsonopoulou éd., *Paria Lithos. Parian Quarries, Marble and Workshops of Sculpture*, (colloque, Paros, 1997), (*Archaiologikēs kai historikēs meletes*, 1), Athènes, 2000.

11. Hans Georg Niemeyer et al. éd., *Karthago: die Ergebnisse der hamburger Grabung unter dem Decumanus Maximus*, (*Hamburger Forschungen zur Archäologie*, 2), Mayence, 2007.

12. Carmen Aranegui Gascó éd., *Lixus-1: Colonia fenicia y ciudad púnico-mauritana, Anotaciones sobre su ocupación medieval*, (*Saguntum, Extra*, 4), Valence, 2001 ; *Lixus-2: Ladera sur, Excavaciones arqueológicas marroco-españolas en la colonia fenicia, Campañas 2000-2003*, (*Saguntum, Extra*, 6), Valence, 2005.

13. Hermanfrid Schubart, *Morro de Mezquitilla, El asentamiento fenicio-púnico en la desembocadura del Río Algarrobo*, (*Anejos de la Revista Mainake*), Malaga, 2006.

14. Hermanfrid Schubart, Gerta Maass-Lindemann, *Toscanos, Die phönizische Niederlassung an der Mündung des Río de Vélez*, II, (*Madriider Forschungen*, 6, 2), Berlin, 2007.

15. Pierre Rouillard, Éric Gailledrat, Feliciano Sala Sellés, *Fouilles de la Rábita de Guardamar, II, L'établissement protohistorique de La Fonteta (fin VIII^e-fin VI^e siècle avant J.-C.)*, (*Collection de la Casa de Velázquez*, 96), Madrid, 2007.

16. Joan Ramon Torres, *Excavaciones arqueológicas en el asentamiento fenicio de Sa Caleta (Ibiza)*, (*Cuadernos de Arqueología Mediterránea*, 16), Barcelone, 2007.

17. Voir Éric Gailledrat, « Architecture et urbanisme des phases I-III (v. 725/600 av. J.-C.) », dans Rouillard, Gailledrat, Sellés, 2007, cité n. 15, p. 99-126.

18. Pour ces régions, Glenn Markoe (p. 170) pense que les pièces étaient fabriquées sur place par des artisans immigrés, qui alors modifiaient l'iconographie ; ainsi les hybrides sont remplacés par des lions, des vaches ou des chevaux.

Pierre Rouillard, Directeur de recherche au CNRS, UMR 7041 ; Maison René-Ginouvès, Nanterre pierre.rouillard@mae.u-paris10.fr